

<b>Zeitschrift:</b>	Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology
<b>Herausgeber:</b>	Schweizerische Gesellschaft für Soziologie
<b>Band:</b>	6 (1980)
<b>Heft:</b>	2
<b>Artikel:</b>	Questions de disciplines
<b>Autor:</b>	Lorenzi-Cioldi, Fabio
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-814462">https://doi.org/10.5169/seals-814462</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 24.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## 5. Questions de disciplines

*Fabio Lorenzi-Cioldi*

Département de Sociologie, Université de Genève, 1211 Genève, Suisse

Ce texte est une contribution au débat engagé, à la suite de l'article “L'identité sociale et les rapports de domination” écrit en collaboration avec J.-C. Deschamps (1980)<sup>1</sup>, par C. Aubert, J. Cœnen-Huther, R. Hadorn et C. Montandon. La prise en compte des points de vue qui sont inhérents aux différentes pratiques de recherche de ces interlocuteurs nous astreint à la discipline qui consiste à lire la discipline des autres.

Dans cette optique, le texte se veut moins une reformulation de principes théoriques exposés dans l'article de base qu'une réaction, fondée sur des considérations empiriques, à des réactions de chercheurs dont les objets d'étude sont connexes de celui de la psychologie sociale.

Nous commencerons donc par illustrer brièvement les traits les plus saillants de catégories qui, comme celles de groupe et d'individu, sont couramment employées dans le langage des sciences sociales et en particulier de la psychologie sociale; il nous importera à ce propos de dégager les significations implicites contenues dans l'utilisation dominante de ces catégories. Nous déboucherons ensuite sur une discussion de quelques points de désaccord que nous avons relevés dans les textes de nos interlocuteurs et qui touchent aux notions de “sujet”, d'attribution, d'imaginaire et d'identification.

Notre propos est moins de répondre exhaustivement aux différents points soulevés dans la discussion que de relever certains problèmes découlant parfois, à notre avis, d'une réinterprétation du texte de base.

Avant d'entrer en matière nous mentionnerons un problème de caractère général repéré dans les contributions de nos interlocuteurs et qui concerne la portée explicative du modèle esquissé dans l'article de base. Une discipline scientifique n'est pas un ensemble de propositions élaborées dans un espace socialement vide. Bien qu'elles en supposent l'existence, les questions posées par les sciences sociales ne se fondent pas (encore) sur un langage théorique; il s'ensuit que ces questions sont délimitées, voire imposées, par un discours social qui est avant tout un enjeu de luttes entre groupes et catégories sociales<sup>2</sup>. Formuler des hypothèses sur l'identité sociale et sur les rapports de domination n'est vraisemblablement pas étranger à ces déterminants. La conséquence en est souvent que “l'intrication entre terminologie (lire : hypothèses) et langue d'usage (lire : discours social) est telle qu'on se trouve pris au piège de ce dont on voulait explorer le fonctionnement” (Culioli, 1968, 108). Le fait que des

<sup>1</sup> Les délais rédactionnels n'ayant pas permis à l'autre auteur de l'article d'apporter une réponse à ce débat, les propos tenus ici n'engagent la responsabilité que de leur signataire.

<sup>2</sup> L'affirmation de J. Cœnen-Huther, selon laquelle “la notion d'identité, en dépit des incertitudes qui lui sont liées, se révèle comme une catégorie conceptuelle utile pour proposer une interprétation sociologique des problèmes de la vie quotidienne” (p. 1) est à cet égard significative.

représentants de services sociaux réagissent à des propositions de ce type indique, entre autres, l'existence de ce terrain commun entre d'un côté une "pratique sociale" et de l'autre une "pratique théorique". Le cadre théorique proposé dans l'article de base se conçoit ainsi comme une construction dont il nous semblait que nous avions assez insisté, dans son état actuel, sur le caractère hypothétique et ouvert (p. 121 notamment).

Si les sciences sociales ont toujours été confrontées au problème de l'articulation entre l'individu et le collectif, leur stratégie a souvent consisté en une production de théories reflétant des représentations gouvernant elles-mêmes les modalités de cette articulation. Dans l'optique qui est la sienne, C. Montandon a raison de reprocher la rapidité, voire l'éclectisme, avec lesquels nous avons exposé les contributions de différents chercheurs en matière d'identité sociale (p. 124). Or, il s'agissait, de notre point de vue et de façon très schématique, d'évoquer qu'au-delà de leurs apports spécifiques, les solutions proposées à la question de l'articulation de l'individuel et du collectif se sont historiquement déplacées avec la prise en compte croissante des phénomènes groupaux, tout en conservant une représentation du fonctionnement de ceux-ci sur le mode des groupes dominants dans la structure sociale.

Bien que les exemples d'une telle ambiguïté ne fassent pas défaut<sup>3</sup>, c'est à Goffmann que nous laisserons le soin de l'illustrer. Cet auteur, pour qui "l'individu doit s'appuyer sur les autres pour réaliser son image de lui-même" (cité par Bourdieu), reconnaît au départ que les appartenances groupales ont quelque chose à voir avec cette auto-image, et plus en général avec l'identité : "It is more important to see that the various consequences of making a whole array of virtual assumptions about an individual are clearly present in our dealings with persons with whom we have had a long-standing, intimate, exclusive relationship. In our society, to speak of a woman as one's wife is to place this person in a category of which there can be only one current member, *yet a category is nonetheless involved, and she is merely a member of it (...)*, at the center is a full array of socially standardized anticipations that we have regarding her conduct and nature *as an instance* of the category 'wife', for example, that she will look after the house, entertain our friends, and to be able to bear children" (1968, 70; c'est nous qui soulignons). Le même auteur affirme plus loin : "Here, surely, is a clear illustration of a basic sociological theme : the nature of an individual, as he himself and we impute to him, is generated by the nature of his group affiliations" (idem, 138). Pourtant, le caractère ambigu des groupes évoqués se manifeste dans le passage suivant : "(...) the stigmatized individual's personal point of view, on analysis it is apparent that *something else* informs them. This something else is *groups*, in the broad sense of *like-situated individuals*, and this is only to be expected, since what an individual is, or could be, derives from the place of *his kind* in the social structure. (...) The group is the individual's real group, the one to which he *naturally* (souligné par l'auteur) belongs, is this group. All the other categories and groups to which the individual necessarily also

<sup>3</sup> Consulter par exemple Cartwright, D. & Zander, A. (Eds.), *Group Dynamics* (Harper & Row, London, 1968).

belongs are implicitly considered to be not his real ones; he is not really one of them. *The individual's real group, then, is the aggregate of persons who are likely to have to suffer the same deprivations as he suffers because of having the same stigma*" (idem, 137).

Après avoir indiqué que les groupes déterminent les représentations et les conduites de l'individu, Goffmann donne une définition empiriste du groupe en tant qu'agrégation d'individus. Ces déterminations n'ont de groupal que le nom, dans la mesure où elles gardent comme fondement des êtres individualisés et identifiés à l'intérieur de catégories sociales — les groupes — dont on comprend mal la spécificité. Le passage de l'individuel au groupal, ce dernier étant le seul qui, pour Goffmann, puisse être "catégoriel", s'effectue par un déplacement de frontières. En évitant de s'enfermer dans un discours psychologisant sur l'individu, l'auteur ne fait que changer de prison (l'image est de Lévi-Strauss) et s'enferme dans un discours psychologisant sur des individus qui, rassemblés formeraient un "groupe". Par rapport au problème qui nous concerne nous pouvons en déduire que, par cette conception du social, on est contraint de penser les dominés comme les dominants se pensent eux-mêmes.

Des questions ponctuelles ont été formulées, concernant l'articulation de notions impliquées dans le modèle des relations intergroupes.

A juste titre, c'est en termes de "processus qui concourent à sa formation" (p. 126) que la notion d'identité est posée par C. Aubert. Pourtant, chez cet auteur, les processus décrivant la genèse de l'identité mettent en avant un individu en quête du rôle de sujet citoyen (ni "répétitif", ni "délirant", p. 130), dont les attaches à la structure sociale sont singulièrement ténues. L'environnement composé de groupes agirait, tout au long de ce mouvement, comme un système de contraintes de nature sociale, venant infléchir le libre vouloir de l'individu et lui signifier une position d'extériorité le garantissant dans sa recherche d'autonomie.

La centration ambiguë sur un individu à la fois dégagé de toute détermination et passif dans ses jugements est encore présente dans la réponse de C. Aubert lorsqu'il affirme qu'un "observateur est capable d'identifier un individu par un trait dont ce dernier n'a pas nécessairement connaissance, mais qui fait partie des catégories de pensée de l'observateur. L'identité est ici une attribution, dont l'individu n'est pas tant l'objet que le jouet" (p. 127)<sup>4</sup>. On peut se demander quels sont les

<sup>4</sup> De même lorsqu'en parlant des processus d'identification, il en propose la définition suivante : "des processus caractérisés par une activité du sujet, consciente ou inconsciente, qui prend à son compte tout ou partie de ses objets comme modèle d'existence" (idem, p. 126). Nous renversons volontiers le problème, en considérant les processus d'identification en tant que modalités de structuration de l'environnement social imposées à l'individu par le jeu de ses insertions groupales. Nous voyons un problème analogue dans le texte de C. Montandon lorsqu'elle estime important d'analyser "comment les normes et les valeurs sont manipulées dans la pratique par les individus dans différentes situations particulières" (p. 123). Nous croyons par ailleurs que les techniques expérimentales de la psychologie sociale pourraient, dans le meilleur des cas, parer à un tel danger d'autonomisation de l'individu dans la mesure où elles consistent à provoquer des situations qui amènent l'individu à dire qu'il y a quelque chose qui le fait dire...

fondements des “catégories de pensée” de l’observateur. Il semblerait plutôt que l’attribution de traits ou de caractéristiques contribuant à l’identité soit faite en fonction de l’image qu’on a des autres groupes, et non pas en fonction d’une caractéristique personnelle, individuelle, et que ce serait bien en dernier ressort les caractéristiques de son groupe d’appartenance qui seraient attribuées à l’individu, même dans le cas des relations interindividuelles. De plus, le sujet qui infère est lui-même défini par un réseau de catégories, la position ou le statut social des groupes en présence venant moduler la nature ainsi que les valorisations des traits d’identité attribués. Nous renvoyons ici à l’ensemble de recherches, portant sur les phénomènes d’attribution et réalisées par J.-C. Deschamps (1977), qui a mis en évidence, dans le cadre de relations interindividuelles, l’emprise des apparténances groupales sur les processus inférentiels. Suivant Tajfel, “the subjective definition of a category of human beings will thus direct the search for features which are expected to be found when a specimen of the category is encountered. (...) It will help us to focus attention on some things and to deflect it from others (...). All such judgements are implicitly comparative (1978, 428).

En décrivant trois classes de processus à l’œuvre dans la constitution de l’identité, C. Aubert en arrive à la formulation de quelques problèmes qui, nous semble-t-il, peuvent trouver une interprétation à l’aide du modèle des relations entre des groupes occupant des places différentes dans une structure sociale.

Dans le cadre de ce modèle, toute manifestation d’une relation sociale, y compris les relations interindividuelles ou même les affirmations mettant en jeu l’auto-définition d’un agent, sont, de différentes façons, induites par des apparténances groupales et, a fortiori, sont lisibles en tant qu’indices de ces apparténances. Il suffit ici de préciser que nous n’entendons pas par appartenance groupale le contenu spécifique du groupe mais la position du groupe par rapport aux autres groupes de l’environnement social. J. Coenen-Huther souligne que “le groupe qui apparaît comme déterminant pour l’identité peut n’être précisément pas le groupe auquel on appartient *hic et nunc*” (p. 3).

Le modèle que nous avons décrit rend compte de “l’affirmation individuelle chez les ‘dominants’ et de la déclaration d’appartenance chez les ‘dominés’” (C. Aubert, p. 126). L’auto-définition du dominant en termes singuliers, et les relations interindividuelles qu’il établit avec autrui, sont à la fois les effets et les indices de la représentation d’un environnement social composé essentiellement d’alter-ego, d’individus interchangeables. Les groupes, ou plutôt les groupements, apparaissent ainsi comme des collections d’individus préalablement identifiés, la hiérarchie qui unit ceux-là étant le produit d’une hiérarchisation des caractéristiques intrinsèques de ceux-ci<sup>5</sup>.

<sup>5</sup> La citation de C. Aubert se termine dans la question suivante : “S’agit-il dans ce dernier cas d’un retour à la confusion, à la diffusion des identités, ou assistons-nous à un acte de solidarisation par lequel l’identité se trouve soulignée par une référence groupale ? ” (même page). Nous pensons qu’il ne s’agit ni véritablement de “confusion” ni véritablement de “solidarisation” (cf. p. 121 de l’article de base). Mais il est encore possible que cette notion d’“acte de solidarisation” signifie chez C. Aubert que les pratiques des do-

Nous sommes dès lors surpris de lire, chez C. Aubert lorsqu'il commente une de nos expériences, qu'"il est étonnant que soient remarquées les identifications des choisi, mais non celles des 'choisisants, tout aussi probables'" (p. 126), dans la mesure où ces identifications ont précisément été prédites et observées, conformément à notre modèle, dans la forme d'une identification constante au sujet social — le référent social — homogène à la représentation que les dominants se forgent d'eux-mêmes (pp. 114-115 et p. 118).

Pour J. Cœnen-Huther, "outre que la pluralité des affiliations sociales pose des problèmes à cet égard (à l'égard du rapport entre l'identité et les appartenances groupales), l'idée d'une relation entre l'identité et un *contexte social réduit au groupe d'appartenance*, fournit en effet matière à controverse. Certes, l'identité se forme au travers de processus sociaux mais l'*être humain a la faculté de pouvoir vivre dans l'imaginaire*. Il peut se situer dans le passé, dans le futur ou ... ailleurs. (...) Des phénomènes comme l'identification à l'autre (...) ne pourraient trouver d'explication satisfaisante dans le cas contraire" (p. 2-3; c'est nous qui soulignons).

Cette affirmation pose une série de problèmes dont le premier tient peut-être à un malentendu à propos du modèle que nous tentons d'élaborer.

J. Cœnen-Huther pense que ce dernier conduit au postulat d'un lien sans médiations entre l'identité et un groupe d'appartenance.

Nous avions proposé, afin de délimiter le champ d'application de la notion de groupe, des critères minimaux et d'inégale importance, qui permettent justement d'éviter une identification immédiate de la notion "groupe" à un groupe réel et qui, par là-même, évitent l'essentialisation, la naturalisation des groupes en présence dans un contexte social<sup>6</sup>. Rappelons brièvement ces critères : la faculté identificatrice des groupes, leur constitution à l'intérieur d'un réseau intergroupes, la dépendance réciproque de ceux-ci souvent fondée sur des relations asymétriques, le système de valeurs partagées à l'intérieur duquel les différences "objectives" entre les groupes acquièrent une certaine saillance, les capitaux matériels et symboliques possédés par les groupes. Un certain nombre de travaux expérimentaux portant sur les phénomènes d'identité explorent les liens entre, d'une part, la production d'auto- et d'hétéro-stéréotypes et, d'autre part, les conditions symboliques ou réelles et individuelles ou collectives de la rencontre de ces groupes (Doise, 1976, 167-174), ainsi que les différents niveaux d'interpellation des individus et la nature des matériaux utilisés pour

minés contiennent un aspect mobilisateur, messianique, du fait même de la domination; P. Bourdieu indique à ce propos : "Ne prêterait-on au peuple idéalisé qu'une connaissance toute *pratique* (...), il resterait à examiner si et comment ce *sens politique* peut s'exprimer dans un discours conforme à la vérité qu'il enferme à l'état pratique et devenir ainsi le principe d'une action consciente et, par le pouvoir de mobilisation qu'enferme l'explicitation, réellement *collective*" (1980, p. 464). Pour ce qui est de l'analyse des conditions sociales de mobilisations collectives, cf. notamment le travail de H. Tajfel (1978, ch. 2), et de P. Bourdieu (1977).

<sup>6</sup> Un récent travail de L. Thévenot (*Une jeunesse difficile. Les fonctions sociales du flou et de la rigueur dans les classements*, *Actes. Rech. Sci. Soc.*, no. 26-27, 1979) montre que l'enchevêtrement de critères empiriques ne permet pas de repérer de façon unique aucun groupe réel.

en mesurer les effets (Deschamps et Personnaz, 1979). Dans cette perspective, l'essentiel n'est pas de disposer d'une définition empirique du groupe tel qu'on pourrait le "rencontrer", le "voir" dans la vie quotidienne : la notion de groupe renvoie à une gamme très vaste de fonctionnements représentationnels au sein de l'individu lui-même : en parlant de groupes dominants et de groupes dominés nous avons essayé de caractériser deux modalités possibles d'existence du groupe, modalités qui sont opposées et pourtant fondamentalement dépendantes l'une de l'autre<sup>7</sup>.

Nous avons ensuite deux objections concernant l'affirmation de J. Cœnen-Huther rapportée ci-dessus.

Premièrement, l'auteur mentionne la faculté qu'aurait l'être humain de "vivre dans l'imaginaire". Ce phénomène, dont nous avons repéré une forme de causalité (p. 118), ne nous paraît cependant pas constituer une option présente dans le champ des conduites possibles de tout individu impliqué dans n'importe quelle situation.

Deschamps et Personnaz (art. cit.) ont montré que le processus de la différenciation catégorielle (l'accentuation des ressemblances à l'intérieur des groupes et des différences entre les groupes) est modulé avant tout par le statut des groupes en présence et les conditions de leur rencontre, mais aussi par le type de matériel utilisé dans la situation pour recueillir les jugements. Les sujets de cette étude, des garçons et des filles, exécutaient individuellement, dans un premier cas, une tâche de jugements évaluatifs portant sur l'intra- et le hors-groupe à l'aide d'une liste d'adjectifs; dans un autre cas la tâche, de nature comportementale, portait sur un matériel relativement abstrait consistant en un carnet de matrices (pour une description de ce matériel, voir également Deschamps, 1979, 184). La variation des situations comportait une condition de rencontre réelle, effective, et une condition de rencontre symbolique, évoquée. On peut supposer que la catégorie Mâle (ou garçon) est conceptualisée comme étant une catégorie "dominante" relativement à la catégorie Femme (ou fille). Nous retiendrons surtout des résultats de cette expérience le fait que, dans l'ensemble, les garçons (ou dominants) établissent de fortes discriminations en faveur de leur propre groupe dans les deux tâches expérimentales, alors que les filles (ou dominées) n'adoptent cette attitude que dans le cas du matériel abstrait et ce de manière encore plus forte; confrontées à une tâche évaluative par contre, les filles tendent à évaluer négativement leur propre groupe. L'interprétation avancée par les auteurs porte justement sur les conditions qui rendent possible la "vie dans l'imaginaire" chez les individus : "dans le cas d'une tâche plus abstraite (matrice, c'est-à-dire le matériel que nous avons qualifié de comportemental) et qui ne renvoie pas directement aux critères sur lesquels les dominants fondent leur domination (...), les domi-

<sup>7</sup> Il nous semble repérer une ambiguïté analogue chez C. Aubert lorsqu'il affirme, à propos de notre texte, qu'"il est difficile (...) de soutenir qu'une relation dépende d'un seul de ses membres, à moins que l'observateur ne choisisse de prendre parti" (p. 127). Outre le fait que ce nous semble être une lecture pour le moins "libre" de nos positions, pourquoi parler, quelques lignes plus loin, de comportements dominants et dominés en termes de "richesse en information" et de "passage à l'acte" pour les premiers et de "richesse en redondances" et "en signaux" pour les autres ? (même page). Pour C. Aubert, les attitudes du dominé seraient-elles tout simplement une forme répétitive et dégradée des attitudes du dominant ?

nés ont tendance à être plus discriminateurs que les dominants. Dans le cas des comportements, en effet, tout laisse à penser que les dominés ‘compensent’ en quelque sorte leur domination subie en se valorisant encore plus que les dominants sur cette dimension abstraite ne renvoyant pas à la place des groupes dans le rapport de domination” (Deschamps et Personnaz, art. cit., 301).

Alors que l’individu semble échapper aux contraintes du rapport de domination et accéder à un “ailleurs” par la mise en œuvre de pouvoirs qui lui seraient spécifiques, notre hypothèse est que cette possibilité de déplacement lui est fournie par un cadre situationnel périphérique par rapport aux dimensions saillantes : dans la relation asymétrique entre les groupes. Cette proposition n’implique pas que ces situations peuvent surgir n’importe où dans l’espace social et à n’importe quel moment de l’interaction entre agents sociaux; ainsi, faute d’analyser les processus de constitution de ces situations, les dynamiques individuelles ou groupales de “fuite” n’auraient plus aucune base sociologique, elles seraient socialement indéterminées. Il est clair par ailleurs qu’il nous semble peu pertinent d’établir une sorte d’“inventaire” des éléments inclus dans ces situations (dans l’exemple précédent, les matrices avec leur rationalité), car leur faculté de déplacer les frontières d’un espace constitué par le rapport de domination est liée au type de rapport existant entre les groupes, à l’évolution de leur interaction, et ainsi de suite (on pourrait par exemple faire l’hypothèse que le même carnet de matrices, administré en situation scolaire à deux groupes d’enfants interpellés sur le mode des “bons” et des “mauvais” élèves, produirait cette fois des réponses analogues à celles de la tâche évaluative).

A notre avis, l’affirmation d’un mode de vie en dehors des contraintes identificatrices du social est à prendre avec une certaine prudence<sup>8</sup>.

La deuxième objection nous rapproche des propositions concernant le fonctionnement des représentations des groupes dominants et dominés.

Pour J. Cœnen-Huther, la vie dans l’imaginaire serait une faculté de tout individu (“l’être humain”), “l’identification à l’autre” étant une modalité possible de ce comportement.

Dans une étude visant à tester les conditions permettant une identification à autrui, Plon (1969) montre que celle-ci “ne peut être envisagée comme un mécanisme fonctionnant à propos de n’importe qui et de n’importe quoi” (idem, 99). Par identification nous entendons, avec Plon, la possibilité de devenir “identique à”, de se confondre en pensée ou en fait avec un autre; la question est celle de la définition psychosociale de cet autrui<sup>9</sup>.

Plon fait l’hypothèse selon laquelle un processus d’identification implique un déplacement de l’individu, concevable dans le cadre d’une représentation volonta-

<sup>8</sup> L’affirmation de N. Bisseret, selon laquelle “les dominés peuvent tout au plus se vivre comme dominants dans le rêve ou dans le fantasme” (1974, 254), a au moins l’avantage d’évoquer une division sociale fondée sur la domination et sur l’effet d’aliénation qui, du côté des dominés, consisterait en l’identification au référent social afin d’échapper à la néantisation du moi.

<sup>9</sup> La même question surgit à partir du postulat, formulé dans le texte de J. Cœnen-Huther, selon laquelle “l’individu psychosocial (...) se maintient et se développe dans un processus d’échange symbolique incessant avec les autres” (p. 1).

riste des agents sociaux sur le mode d'une interaction entre des individus génériques, des personnes ou des alter-ego. L'existence d'un individu-sujet, qui indique ici les agents impliqués dans l'interaction, est fondée sur l'image d'un dénominateur commun permettant d'assumer l'interchangeabilité des places à l'intérieur d'une formation sociale<sup>10</sup>. Les places renvoient aux positions occupées par les individus dans cette structure sociale; la catégorie de sujet, atome social susceptible de jouer tous les rôles, vient recouvrir, effacer la relation qui définit les places et les catégories historiques qu'elles constituent, les groupes. Dans ce cas, "c'est l'individu sujet universel qui est pris comme critère essentiel, ce qui permet de tenir pour négligeables les différences de places" (Plon, p. 101). Nous pouvons facilement remarquer l'homologie existant entre, respectivement, les notions de place et de sujet chez Plon et les notions de groupes dominés et dominants dans notre modèle. Les dominants apparaissent en effet centrés sur la représentation d'un sujet universel ("essentialisé", "naturalisé") de sorte que les interactions sociales viennent succéder à l'existence de cet individu conçu comme un tout, "saturant" par son unicité la totalité d'une place. Les dominés, par contre, sont plus facilement amenés à se définir dans les productions sociales qui les constituent comme des objets indifférenciés dans un tout, à se définir relativement aux attributs qui qualifient ce tout; les rapports de place définissent dans ce cas l'individu dans sa totalité : les dominés sont, de ce fait, plus centrés sur la relation qui les rend dominés. A la causalité interne ("internalité") du dominant s'oppose ainsi, au niveau des représentations et des comportements, la causalité externe ("externalité") des dominés.

Afin d'apporter une illustration empirique à ces propos, Plon construit une expérience dans laquelle les individus sont invités soit à agir "comme si" ils étaient quelqu'un d'autre (modalité I), soit à agir depuis leur propre place *hic et nunc* en "devinant" le comportement de l'autre (modalité D). La consigne met ainsi en œuvre deux différentes modalités d'interpellation des individus. Les individus participant à cette expérience étaient de statut social élevé. Le matériel utilisé consistait en un cahier contenant la description détaillée de six situations fictives mettant en jeu à chaque fois deux protagonistes différents ('Y' et 'Z') dans un rapport potentiellement conflictuel. Au terme de chaque description 'Y' et 'Z' ont le choix entre deux décisions, dont l'une a un caractère conciliant et l'autre un caractère conflictuel. Une situation peut se résumer comme suit : 'Y' est un patron d'entreprise, 'Z' est un délégué syndical de l'entreprise. Sur la base du compte rendu de la situation, 'Y' a le choix entre envoyer ou ne pas envoyer des lettres de licenciement et 'Z' a le choix entre donner ou ne pas donner un ordre de grève. Plon indique qu'il est légitime de penser que des individus de haut statut se trouvent dans une situation sociale homologue à celle de 'Y' dans cette situation. Les hypothèses étaient donc les suivantes : dans le cas de la modalité I, la consigne donnée par l'expérimentateur annule les différences entre les places, en produisant un oubli de celles-ci chez l'indi-

<sup>10</sup> Dachet (1975, 18) définit la catégorie du sujet "universel idéologique" comme le produit de l'instance juridico-politique de la société, sujet en lequel *chacun* se reconnaît (comme sujet autonome source de ses pensées et de ses comportements).

vidu dans la mesure où elle demande un déplacement qui ne peut se réaliser que dans le cadre de la représentation d'un sujet universel, qui gomme la relation entre places; la modalité D par contre, ne demandant aucun déplacement, a comme effet de maintenir la réalité de l'écart, s'il existe, entre les places de l'individu et du protagoniste.

Commentons ci-dessous les quatre prédictions pour la situation où 'Y' est un patron et 'Z' un délégué syndical :

$$D 'Y' \neq D 'Z'; \quad (1)$$

la différence postulée entre les places des protagonistes est maintenue intacte par la modalité d'interpellation D, dans la mesure où l'on ne demande pas à l'individu de quitter sa propre place au profit d'une identification à autrui. Les réponses des individus vont traduire les différences entre les places en différences de choix attribués aux protagonistes; les résultats montrent que 'Y' est perçu comme plus conciliant que 'Z' :

$$I 'Y' = I 'Z'; \quad (2)$$

le mode d'interpellation des individus leur demande un déplacement qu'ils ne peuvent accomplir qu'en rendant les places identiques par la production de la catégorie du sujet universel.

$$D 'Y' = I 'Y'. \quad (3)$$

L'indifférence aux modalités d'interpellation sur les réponses est due ici à la similitude de fait entre les places des individus expérimentaux et du protagoniste.

$$D 'Z' \neq I 'Z'; \quad (4)$$

la place de 'Z' étant différente de celle des individus expérimentaux on aura, par la variation des modalités d'interpellation, d'un côté la reconnaissance et de l'autre la négation de cette différence. Les résultats montrent que 'Z' est perçu comme plus conciliant dans le cas de la modalité I, ce qui indique la transformation que l'individu fait subir au choix du protagoniste en réponse à la demande d'identification de l'expérimentateur.

Cette étude montre ainsi que l'identification, en tant que processus invoqué par la demande de l'expérimentateur mais impossible en tant que tel au niveau des rapports de places, se réalise *tout de même* par une transformation des représentations dans le sens de l'essentialisation d'un sujet socialement indéterminé qui, par simple agrégation, devient la matrice des groupes.

Si nous avons consacré une aussi large place à la discussion des propos de J. Cœnen-Huther sur les comportements de "fuite" de l'individu, c'est que ceux-ci nous paraissent être révélateurs d'une acceptation trop immédiate de catégories telles celles de "sujet", voire d'"être humain", dont il nous semble au contraire qu'une des contributions possibles de la psychologie sociale pourrait consister dans la reproduction des conditions qui fondent leur émergence historique.

\* \* \*

Compte tenu de l'état actuel des connaissances dans ce domaine où les notions possèdent un flou, une polysémie entravant parfois la discussion, nous dirons pour terminer qu'il nous semble très urgent de mettre à l'épreuve les quelques hypothèses par un effort méthodologique et empirique.

## BIBLIOGRAPHIE

- BISSERET, N. (1974), Langage et identité de classe : les classes sociales "se" parlent, *L'année sociol.*, 25 (1974) 237-264.
- BOURDIEU, P. (1977), "Algérie 60" (Editions de Minuit, Paris).
- BOURDIEU, P. (1980), "La distinction" (Editions de Minuit, Paris).
- CULIOLI, A. (1968), La formalisation en linguistique, *Cahiers pour l'analyse*, 9 (1968) 106-117.
- DACHET, F. (1975), Analyse des effets sémantiques produits dans une situation expérimentale, *Bull. C.E.R.P.*, XXIII – 1 (1975) 15-30.
- DESCHAMPS, J.C. (1977), "L'attribution et la catégorisation sociales" (Lang, Berne).
- DESCHAMPS, J.C. (1979), Psychosociologie des relations entre groupes et différenciation catégorielle, *Rev. suisse Sociol.*, 5 (1979) 177-199.
- DESCHAMPS, J.C. & PERSONNAZ, B. (1979), Etudes entre groupes 'dominants' et 'dominés' : importance de la présence du hors-groupe dans les discriminations évaluatives et comportementales, *Inf. Sci. Soc.*, 18 – 2 (1979) 269-305.
- DOISE, W. (1976), "L'articulation psychosociologique et les relations entre groupes" (A. De Boeck, Bruxelles).
- GOFFMANN, E. (1968), "Stigma, Notes on the Management of Spoiled Identity" (Pelican Books, New York).
- PLON, M. (1969), Quelques aspects des processus d'identification dans une situation expérimentale, *Bull. C.E.R.P.*, XVIII – 2 (1969) 99-116.
- TAJFEL, H. & FRASER, C. (1978), "Introducing social psychology" (Tajfel & Fraser, Eds.) (Penguin Books, Harmondsworth).
- TAJFEL, H. (1978), "Differentiation between Social Groups" (Academic Press, London).

## 6. Rien de nouveau sous le soleil?

*Michel Vuille*

Service de la recherche sociologique, D.I.P., Rue du 31-Décembre 6, 1207 Genève, Suisse

"Le lieu et le temps de la répétition, comme ceux de la conscience ou de la connaissance du passé, c'est la lumière du jour. La véritable nouveauté surgit la nuit, avec la renaissance de la lune. C'est en cela que, bien que soumise elle aussi au déterminisme du soleil (et donc, elle aussi, de ce point de vue sous le soleil), elle est vue pourtant comme l'indication de cet au-dessus du soleil où le nouveau peut arriver".

*H. Atlan, Entre le cristal et la fumée.  
Essai sur l'organisation du vivant.*

Un dialogue interdisciplinaire est hasardeux, note C. Aubert en introduction à son texte intitulé "Sujet, objet, jouet" et on peut estimer que le terme "hasardeux" comporte ici une connotation négative (aventureux, aléatoire, imprudent...). Conférons immédiatement une valeur plus générale à cette remarque : tout dialogue (quel